



Bernard Lechevalier à l'orgue « Guillaume Lesselier » restauré par B. Cattiaux à Bolbec.

Entretien avec Bernard Lechevalier

MICHEL LECHEVALIER

Neurologue, membre de l'Académie de médecine, auteur de plusieurs ouvrages liant cerveau et musique considérés comme des références incontournables, Bernard Lechevalier est aussi un organiste passionné par son instrument, au point d'avoir été titulaire du grand orgue de l'église Saint-Pierre de Caen pendant plus de 35 ans. Orgue et médecine feraient donc bon ménage ? De toute évidence, oui, ainsi que nous l'affirme celui qui nous explique avec malice et humour avoir deux hémisphères cérébraux, « le droit pour la musique, le gauche pour la neurologie... ».

Le cerveau-musicien

Quels ont été vos premiers contacts avec la musique ?

BERNARD LECHEVALIER : Le foyer de mes parents baignait dans la musique. Mon père, qui jouait du violon, était un grand discophile. Ma mère, quant à elle, chantait et jouait du piano. C'est elle qui a mis mes mains sur le clavier. À 6 ans, j'ai eu, comme professeur, l'organiste titulaire de l'église Saint-Pierre de Caen. À 12 ans, j'ai été admis au conservatoire de Caen en piano avec la *Sonate en sol majeur* de Mozart, mais je prenais en cachette des leçons d'harmonium, si bien que je suis devenu « harmoniumiste » du couvent des franciscains de Caen. J'en garde un beau souvenir. Mais en 1943, le couvent a été détruit par un bombardement qui fit plusieurs victimes. Au conservatoire, plus tard, j'ai eu deux excellents professeurs parisiens : Armand Bex, ancien élève d'Yves Nat, pour le piano ; Jean Pierre Dautel, Prix de Rome, pour l'écriture. Celui-ci m'a initié à la composition. Au lycée Malherbe, j'assumais la direction d'un petit orchestre qui comptait dans ses membres... mes propres professeurs !

Tout ceci en poursuivant donc des études de médecine

B.L. : En 1949, j'entrai en première année de médecine. Heureusement, à titre expérimental, le concours de piano eut lieu en décembre sous la présidence de Maurice Duruflé. Premier prix de piano en main, en raison du travail universitaire, je n'intégrerai la classe d'orgue que deux ans plus tard.

À quel moment quittez-vous (provisoirement) Caen ?

B.L. : J'étais très heureux dans ma ville natale. Je devins organiste de Sainte-Catherine de Honfleur et le restai jusqu'en 1963. Mais à l'époque, l'école de médecine de Caen ne suffisait pas pour se spécialiser en neurologie comme je l'avais toujours désiré. Devenu externe des hôpitaux de Paris, j'ai habité le pavillon canadien de la Cité universitaire et me suis lié d'amitié à deux étudiants canadiens devenus par la suite éminents : le claveciniste Kenneth Gilbert et l'organiste Bernard Lagacé. Nous

disposions d'un harmonium à pédalier dans le sous-sol de la Cité universitaire. Bernard Lagacé, élève d'André Marchal, devint son assistant à Saint-Eustache. J'ai beaucoup bénéficié de ses conseils pour préparer les *Litanies* de Jehan Alain et la seconde *Sonate en trio*, morceaux imposés pour le prix au conservatoire de Caen où je venais étudier le samedi. J'ai commencé mon internat à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye. Ma chambre donnait en face de la maison des Alain, rue de Pologne, et j'ai pu bénéficier de l'aide de Marie-Claire Alain, notamment pour des visites d'orgue en Hollande et au Danemark...

L'enseignement d'André Marchal diffère-t-il beaucoup de celui que vous aviez reçu à Caen ?

B.L. : Énormément ! Au conservatoire, c'était la méthode du legato absolu, et l'emploi de registrations qui donnaient la prééminence aux jeux de fond, dans l'esprit de la méthode Dupré. Tout était uniforme. Je peux dire que j'ai assisté à une transformation du jeu de l'orgue. Marchal a joué une part considérable dans ce renouveau, pas seulement pour la musique ancienne. Lui-même n'avait pas suivi la voie « académique ». Il n'était disciple ni de Widor, ni de Lemmens dont il mettait en doute la soi-disant tradition¹, mais de Gigout, donc indirectement de Saint-Saëns. Il ne prônait aucun dogme mais tenait à plusieurs choses : avant tout la clarté, le toucher, la variété dans la registration, le rythme, les accents – ou plutôt la pulsation – et, d'une manière générale, le phrasé qui, selon lui, venait du violon. Je n'avais pour ma part jamais entendu parler de phrasé... Marchal avait beaucoup été influencé par le clavecin de Wanda Landowska. « Ce n'est pas la peine de lever la main pour marquer la fin de la phrase, vous n'avez qu'à y penser, ça se fait tout seul », aimait-il répéter. Mais il n'était jamais pontifiant. Il m'a fait découvrir Grigny, Marchand, les Couperin. Il était aussi un interprète

1. Une tradition, fortement remise en question, relierait Bach à Lemmens selon la filiation suivante : C.P.E. Bach, Forkel, Hesse, Lemmens. Voir à ce sujet l'article de Jean Ferrard : *La « sainte tradition » de Hesse à Dupré*, Conférence pour l'Association pour le Rayonnement de l'Académie d'Orgue, Paris, Schola Cantorum, 2 mai 1991.



L'orgue de la Laurenskerk d'Alkmaar (NL).

merveilleux de Franck, de Vierne – dont il avait créé la 4^e *Symphonie* –, de Tournemire, Messiaen, Jehan Alain...

Pendant votre carrière étincelante de médecin, êtes-vous resté en contact avec Marchal ?

B.L. : Je l'ai côtoyé jusqu'à sa mort en 1980. Je prenais les leçons chez lui, rue Duroc. Il possédait un enthousiasme et un humour incroyables. Sa perception et son écoute étaient impressionnantes² : il s'asseyait au fond du studio et de sa place, il « entendait » les doigtés que l'on utilisait. Sa fille Jacqueline Englert affirmait qu'il mémorisait toute une pièce en braille, sans la jouer, en une journée, et qu'elle restait fixée définitivement. En tant que neuropsychologue, cette mémoire musicale fabuleuse m'a fasciné, et je la donne souvent comme exemple de mémoire extraordinaire. Parler de Marchal, c'est toujours pour moi une grande émotion.

Vous côtoyez aussi une autre grande personnalité de l'orgue : Michel Chapuis. Comment l'avez-vous connu ?

B.L. : Le Cavaillé-Coll de Saint-Pierre de Caen a été détruit pendant la guerre. Il avait été remplacé par un instrument en quatre parties de Georges Danion, logé dans le triforium. La sonorité n'était pas désagréable, mais les transmissions électriques à distance étaient toujours en panne. Le maire Jean-Marie Giraud, pianiste à ses heures, a demandé une expertise à Michel Chapuis. Sa conclusion fut sans équivoque : il fallait un orgue neuf. Après appel d'offres, le facteur Jean-François Dupont construisit en 1997, un magnifique instrument de 39

2. Rappelons qu'André Marchal était non-voyant.

jeux dont je fus titulaire avec Marianne Lévy-Noisette. Je fis alors d'assez nombreux concerts en Normandie, à Paris sur l'orgue de la Salpêtrière, en Provence, à Wurzburg. C'est ainsi que j'ai connu Michel Chapuis et travaillé avec lui sur le bel instrument de Saint-Séverin ou à Dole.

L'enseignement de Chapuis devait être bien différent de celui de Marchal...

B.L. : Chapuis, c'était la vérité historique ! Concernant aussi bien l'interprétation que les instruments : c'était le retour à dom Bedos. Avec lui, j'ai découvert une autre façon de jouer la musique française ancienne : Grigny, Couperin, Chaumont. Mais je tiens à souligner ceci : Marchal et Chapuis s'estimaient, même s'ils ne partageaient pas toujours les mêmes idées. Chapuis allait écouter Marchal à Saint-Eustache. On parle souvent d'écoles qui s'entrechoquent, d'attitudes crispées. Ces deux grands maîtres avaient dépassé tout cela.

L'orgue est, on le voit bien, un pan essentiel de votre vie ; pourtant votre métier est neurologue. Et vous avez beaucoup travaillé sur le cerveau et la musique, au point d'écrire de nombreux articles et ouvrages sur le sujet. Une façon de relier les deux centres d'intérêt qui vous passionnent ?

B.L. : Dès la classe de philosophie, j'ai été intéressé par cette question. Plus tard, en tant que professeur de neurologie, j'avais un service hospitalier de 40 lits au CHU. Il m'est arrivé d'avoir comme patients des musiciens professionnels qui avaient eu des accidents vasculaires cérébraux. Je me souviens d'un chef de chœur de Besançon. Du jour au lendemain, il trouva que tous ses choristes chantaient faux... C'était le seul signe, il n'avait rien d'autre... En fait, on a découvert une occlusion de l'artère carotide interne droite. J'ai été chargé de faire en 1985 un rapport sur cette question. De nombreux travaux ont été réalisés depuis. La neuropsychologie de la musique est maintenant un axe de recherche en psychologie à l'université de Caen.

L'ORGUE À L'IMAGE DU CERVEAU

Le système nerveux est très comparable aux orgues : il comprend des étages. À l'instar du Grand-Orgue, du Positif, du Récit, du Pédalier, nous trouvons la moelle épinière, le tronc cérébral, le cortex cérébral, les noyaux gris... Tout communique, chaque plan en dirige un autre. Il y a beaucoup d'analogies...

PUBLICATIONS

- *Les troubles de la perception de la musique d'origine neurologique*, Éd. Masson, 1985.
- *Le cerveau de Mozart*, Éd. Odile Jacob, 2003.
- *Le cerveau mélomane de Baudelaire : musique et neuropsychologie*, Éd. Odile Jacob, 2010.
- *Le cerveau musicien*, Éd. De Boeck, Louvain, 2010.
- *Le Plaisir de la musique. Une approche neuropsychologique*, Éd. Odile Jacob, 2019.
- *Maurice Ravel et sa maladie* (avec B. Mercier et F. Viader : à paraître).



« La neuropsychologie de la musique est maintenant un axe de recherche en psychologie à l'université de Caen. »